

Hebdomadaire ☎ 01 40 65 25 25  
T.M. : 510.000 ex. L.M. : 2.000.000  
VEN 21 JANVIER 2000

Le Monde  
DES LIVRES

LE MONDE DES LIVRES

■ Au sommaire :  
Jean-Paul Sartre,  
Serge Leclaire,  
Léon Bloy, Mussolini



# L'épopée de Sartre

**S**i vous avez des réticences à l'égard du personnage social qu'on désigne souvent par ses initiales, BHL, oubliez-les et plongez dans *Le Siècle de Sartre*, une course folle dans ce XX<sup>e</sup> siècle qui s'éloigne, plus de 600 pages de passion, l'épopée d'un homme, d'une pensée, d'une existence, d'une liberté, d'une œuvre. Ce livre vous dira que, pour juger un écrivain, il faut toujours en revenir à ce qui est écrit – pour Bernard-Henri Lévy comme pour Sartre et bien d'autres –, de préférence aux images de ce « moi médiatique, le moi social, le personnage, le masque, (...) dont Proust disait, comme aurait

pu dire Sartre, qu'ils étaient "une création de la pensée des autres" ».

L'œuvre, cet objet singulier qui permet à chaque lecteur de penser, de repenser, sa propre vie, de « penser contre soi-même » – Bernard-Henri Lévy l'avait un peu mise de côté, il y a quelque dix ans, dans ses *Aventures de la liberté* (1). On avait le sentiment que les grands intellectuels et écrivains du siècle étaient, avant tout et peut-être seulement, des « engagés » de tous les mauvais côtés, des signataires de pétition qui se seraient sans cesse trompés. Bernard-Henri Lévy venait alors de passer la quarantaine et n'échappait pas aux embarras biographiques et historiques des « demi-siècles », décrits, dans son roman *Le Secret* (2), par Philippe Sollers : ceux qui ont eu vingt ans au tournant des années 60-70, qui ont pensé « changer la vie » et ont vu advenir – avec leur complicité

Bernard-Henri Lévy  
convie à une course  
folle à travers un siècle  
qui s'éloigne. Retour  
sur une aventure  
intellectuelle  
de la liberté et du risque

parfois – une fin de siècle étouffante de médiocrité, un planétaire « ASTHME : argent-sexe-terreur-hystérie-mort-enfant ».

La cinquantaine venue, avec ce gros livre, Bernard-Henri Lévy écrit sa propre aventure de la liberté. C'est aujourd'hui qu'il est jeune, bien plus qu'il y a dix ans. « La véri-

te, précise-t-il à propos de Sartre, *c'est qu'on met longtemps à devenir jeune, très longtemps à trouver ou à inventer son style.* » Parcourir le siècle au côté de Sartre, c'est le contraire d'un retour en arrière, d'une commémoration, en cette année des vingt ans de sa mort (le 15 avril). C'est se donner les moyens d'imaginer le futur.

Il y a de multiples manières de lire ce foisonnant *Siècle de Sartre* guidé par un enthousiasme, un emportement, un élan vers Sartre contre la sinistrose ambiante, vers cette « liberté d'allure », ce « pied de nez aux tartuffes, aux pleurnicheurs professionnels, aux rabat-joie, aux Alceste, aux cancrès de la religion du sérieux, qu'est le spectacle de cette vie menée au triple galop ». Chacun, selon ses propres passions, cherchera son chemin dans ce texte, lui aussi mené au triple galop, mimétique de ce destin dont il rend compte, sans en ignorer les contradictions, les fautes, les échecs, qu'il interroge inlassablement.

Pour Bernard-Henri Lévy, l'essentiel était de mener à bien une longue « enquête philosophique » sur « le dernier en date – le dernier tout court ? – des grands philosophes européens ». Enfant d'Althusser – maître auquel il redit son attachement –, Lévy veut « tenter de prendre la mesure de cette aventure compliquée, paradoxale, trouble qui porte le nom de Sartre ». Sans doute son « intérêt passionné pour le grand chantier en ruine qu'est [l'] œuvre philosophique » de Sartre risque-t-il de mécontenter : trop philosophique pour ceux qui n'y entendent rien, pas assez pour les philosophes. Du moins a-t-il le mérite de ranimer le goût des querelles, de provoquer les sartriens et les anti-sartriens, de continuer le débat sur Heidegger, d'inciter à reprendre les grands textes de la philosophie sartrienne, *L'Être et le Néant* et *La Critique de la raison dialectique*. On peut n'être pas assuré qu'il ait raison et pourtant le suivre avec bonheur dans son hypothèse des deux Sartre : le premier, anti-humaniste, libertaire, auteur d'une « entreprise sans précédent de déniement philosophique », le second, humaniste, croyant qu'on peut « imaginer un autre homme de meilleure qualité » et qu'à Moscou ou à Cuba on s'y emploie. La « conversion » aurait eu lieu pendant la seconde guerre mondiale, au Stalag. Il faut cependant relever que Bernard-Henri Lévy, au cours de son analyse, se détache de l'idée trop simple de deux Sartre successifs pour suggérer qu'ils sont souvent concomitants. Celui qu'il aime, c'est évidemment « le premier Sartre », « dont j'entends montrer maintenant, écrit-il, qu'il fut la liberté même ».

Pour parler de ce « monstre »-là, « le seul de sa génération à investir à la fois tous les genres (...), le seul à occuper le terrain, tout le terrain disponible », Lévy commence, ce qui n'est pas courant, par un très bel hommage à Simone de Beauvoir et à leur histoire à tous deux : « Peu d'histoires d'amour furent, au XX<sup>e</sup> siècle, si singulières : peu, ceci ex-

eu, à la faveur de la sortie de son livre, la confirmation, dans la presse, que la haine n'est pas apaisée, qu'on qualifie encore Beauvoir de « grande sartréuse » et autres surnoms sarcastiques. C'est probablement parce qu'il est emporté par son admiration, du moins on aime à le croire, que Bernard-Henri Lévy étonne à tracer un parallèle aussi étonnant que peu convaincant entre Sartre et Beauvoir d'un côté, Valmont et Merteuil de l'autre. On comprend d'autant moins ce lien avec les fascinants héros des *Liaisons dangereuses* que Lévy s'attache

### Josyane Savigneau

à expliquer le « contrat de transparence » passé entre Beauvoir et Sartre – rien à voir avec l'alliance Valmont-Merteuil –, s'interrogeant avec justesse sur les vertus de cette transparence, à laquelle on peut opposer que « la liberté c'est le secret ».

Si l'on regrette que Bernard-Henri Lévy ne s'arrête pas plus longuement sur deux essais littéraires majeurs de Sartre, le *Saint Genet* et *L'Idiot de la famille*, il répondra sans doute que son propos est d'abord philosophique. Pourtant, lorsqu'il s'attarde sur son admiration pour le romancier de *La Nausée*, lorsqu'il démonte cette fausse autobiographie qu'est *Les Mots* – le seul texte que sauvent ceux qui n'aiment pas Sartre – il est particulièrement brillant et émouvant, comme lorsqu'il évoque Joyce, « une machine de guerre contre l'idéologie de l'authen-

ticité », analyse la figure paradoxale de Céline ou souligne l'importance de Gide, « comme une énorme aventure compliquée, contrastée, de langue et de pensée », à laquelle Sartre a dû s'arracher pour quitter le XIX<sup>e</sup> siècle.

Finalement, au terme de ce trépidant voyage, que souhaite Bernard-Henri Lévy ? « Justice pour Jean-Paul Sartre », c'est-à-dire justice pour la vie, contre ces petits maîtres qui nous accablent de leur déploration fin de siècle, contre les « ressentimentaux », en rangs serrés derrière Bourdieu, Debray et Finkielkraut, contre ceux qui prétendent penser le XXI<sup>e</sup> siècle en se servant du XIX<sup>e</sup>, pour liquider le XX<sup>e</sup>. Parier sur Sartre, ce serait comme un souffle de jeunesse, « royal cadeau à ceux qui entendent bien entrer dans une France qui aura, en effet, tourné la page de Maurras, Barrès, Péguy, Vichy et le reste ». Est-ce possible ? Lévy semble le croire et on a envie de le suivre. Envie d'abord, grâce à lui, de lire et de relire Sartre, non comme un document historique, non pour clore « son » siècle, mais pour inventer, avec joie, le suivant.

(1) Grasset, 1991.

(2) 1993, « Folio » Gallimard n° 2687.

### LE SIÈCLE DE SARTRE enquête philosophique

de Bernard-Henri Lévy.  
Grasset, 670 p., 148 F (22,56 €).

★ Lire également notre dossier pages VIII et IX.

# Sartre, « ce grand vivant »

# La carte du tendre

Qui est le philosophe du siècle ? Sartre, hélas, si l'on s'en tient aux critères en cours en France, qu'il a largement contribué à fixer. William James distinguait deux types de tempéraments philosophiques : les « tendres » et les « coriaces ». Les uns sont hommes de principes, idéalistes, romantiques, religieux ou préoccupés de l'absence de Dieu, croyant au libre arbitre, monistes et dogmatiques. Ils écrivent beaucoup sur les questions pratiques, mais ne font pas grand chose pour les éclairer, préférant satisfaire le désir d'excitation plutôt que celui de clarté. Les autres sont empiristes, réalistes, indifférents à la religion, matérialistes, pluralistes et sceptiques. Pour eux, il n'y a pas de bonne philosophie pratique sans philosophie théorique et la vérité vient plus de l'erreur que de la confusion. A mes yeux, Sartre relève de la première catégorie, et il n'a rien arrangé en imposant à ses contemporains (y compris à ses adversaires anti-humanistes comme Deleuze ou Foucault, qui sont aussi des tendres) une image de la philosophie plus proche de la création littéraire que de la science, et en servant de modèle à ces intellectuels français qui mélangent philosophie, roman et journalisme, que le monde entier nous envie mais hésite à imiter. Je ne me plaindrai pas du fait que les copies ne valent pas le modèle, puisque celui-ci ne m'attire pas. Parmi les coriaces, je rangerai la plupart des philosophes analytiques, comme Russel, Moore, Carnap ou Quine, mais aussi des Français, comme Cavailles, Canguilhem, Vuillemin, Granger ou Bouveresse.

Pourquoi ceux-ci incarneraient-ils moins le siècle philosophique que Sartre ? Parce qu'ils écrivaient plus sur la connaissance, la science ou la logique, matières réputées ennuyeuses ? Parce que, à la différence de Sartre, qui peut prétendre à ce titre être le « dernier philosophe », ils n'ont pas essayé de constituer un système total du savoir et de l'action ? Pas de philoso-

phie sans cette visée, mais pourquoi serait-elle plus accessible aux Gulliver qu'aux Lilliputiens, qui préfèrent aux synthèses vastes mais faibles les cordes serrées de l'analyse ?

Je suis injuste envers Sartre, car il y a chez lui des morceaux coriaces. Mais il semble s'être employé à les atténuer. La *Transcendance de l'ego* annonce le projet sartrien, avec l'image d'une conscience absolue, débarrassée du Moi et tirant du Monde tout son contenu : il s'agit de comprendre comment, à partir du monde, se constituent des consciences et ainsi dépasser, avec la phénoménologie, l'opposition traditionnelle du réalisme et de l'idéalisme. « Il n'en faut pas plus, ajoute-t-il, pour fonder une morale et une politique. » Mais où sont l'ontologie, la théorie de la connais-

## Pascal Engel

sance, l'éthique et la politique qui devraient s'ensuivre ? Comment rendre compte, à partir d'une conscience néantisante qui « s'éclate » sur le monde, de l'objectivité des vérités logiques et mathématiques, des vérités scientifiques ? A la différence de Husserl, Sartre n'en a cure. Tout est relatif au projet de ma conscience. Les choses « elles-mêmes », comme le fameux verre qu'Aron montra un jour à Sartre, ne sont-elles que ce qui résiste à mon projet ? Sans un minimum de réalisme ontologique, comment peut-il y avoir une théorie de la connaissance ? La philosophie de Sartre est écrite comme si la science n'existait pas, ou comme si elle n'avait à nous proposer qu'un déterminisme ou un essentialisme. Pas un mot de la relativité, de l'indéterminisme du monde physique ou de celui du monde biologique, de la dimension naturelle et humaine du probable, alors même qu'une philosophie de la liberté, du choix et du possible aurait dû s'en préoccuper. Combien plus contemporain est, à cet égard, un Musil, pourtant lui aussi « écrivain », ce qui montre que les noces de la littérature et de la philosophie ne se

font pas nécessairement contre les sciences.

Le noyau dur de la philosophie de Sartre a donc plus de chances de se trouver dans sa théorie de la liberté et dans sa psychologie morale. A ses débuts, il a vu tout ce que la philosophie pouvait tirer de la psychologie. Ses analyses des émotions, des passions et de la mauvaise foi exercent encore, par leurs paradoxes (et leurs tours de passe-passe), un pouvoir d'attraction sur les philosophes analytiques de l'esprit et de l'action. Mais son rejet radical de l'inconscient, et en particulier de l'inconscient cognitif, s'il offre un défi au naturalisme, passe les bornes du vraisemblable quand il fait des émotions des stratégies volontaires. De même sa conception de la liberté, si absolue

qu'on ne voit plus quelles conséquences pratiques elle peut avoir, puisque toutes nos actions en découlent. Sartre a bien été obligé de la redéfinir comme capacité de faire quelque chose de ce qu'on a fait de nous. Mais ce qui nous fait, ce sont toujours les autres (« l'enfer »). Est-ce être fatalement un salaud que de croire que ce pourrait être aussi la nature et que l'idée de nature humaine n'est pas aussi obsolète ? Comment fonder une éthique humaniste si les autres ne sont qu'un obstacle à ma liberté ? Les *Cahiers pour une morale* montrent clairement cet échec de Sartre à donner un statut à l'éthique (je n'ai jamais vraiment compris ce que cela voulait dire que de créer ses propres valeurs) et à constituer une éthique normative en s'affrontant aux questions des grandes théories qui forment toujours le centre des discussions contemporaines : l'utilitarisme, le kantisme ou l'éthique de la vertu. Si l'immersion de la conscience dans le monde « suffit à fonder une morale et une politique », ce n'est pas un hasard si le Sartre de la Critique s'est retrouvé dialecticien et marxiste, en finissant par identifier totalement morale et politique. Il nous a fallu trente ans pour redécouvrir qu'elles

ne coïncident pas, et qu'il faut bien fonder la seconde sur la première. La croyance de Sartre et de ses contemporains que c'est l'homme qui fait l'histoire est un des derniers avatars de la conception téléologique du monde qu'il croyait combattre. On peut parler qu'aujourd'hui il aurait eu plus de sympathie pour les « communautariens » que pour les « libéraux », mais son mépris de la réflexion sur les droits ne nous donne pas beaucoup de moyens pour comprendre les difficiles synthèses entre républicanisme et libéralisme d'aujourd'hui.

Quand on songe à la complexité des problèmes de justice distributive et de choix collectifs que se posent les philosophes et les économistes contemporains, la philosophie sartrienne de la rareté et du « pratico-inerte » apparaît bien simpliste.

Je ne reprocherai pas de s'être « trompé » politiquement, et certainement pas moralement, car il s'est toujours mis du côté des plus faibles, mais d'avoir théorisé que si l'on a raison ou tort en politique, ce doit être en tant que philosophe, investi d'une mission particulière. C'est accepter l'idée absurde que les engagements politiques sont nécessairement la contrepartie des idées philosophiques. Quantité de gens incultes en philosophie font des choix corrects, et il y a des philosophes qui, comme Cavallès, ont eu des engagements plus réels et plus efficaces, mais qui avaient des principes philosophiques très différents. Il n'est jamais venu à l'idée de Russell que la logique puisse dicter son pacifisme.

Mais la philosophie, comme la littérature et l'action, ont besoin de mythes, et la force des personnages sartriens, y compris le sien, est irrésistible. Souhaitons à Sartre d'être simplement tout un philosophe, fait de tous les philosophes, qui, au regard des devoirs à rendre à la vérité, les vaut tous et que vaut n'importe lequel.

★ Pascal Engel est professeur à l'université de Paris Sorbonne

Mais qui est donc Jean-Paul Sartre, mort il y a presque vingt ans, le 15 avril 1980 ? Un intellectuel qui se serait sans cesse trompé de combat politique, ce qui frapperait son œuvre de nullité et imposerait qu'on l'oublie ? Plutôt un magnifique et paradoxal aventurier de la liberté, à la recherche duquel, comme Bernard-Henri Lévy, Olivier Wickers et quelques autres, nous convient Michel Contat et Claude Lanzmann. Et peut-être aussi, si l'on suit le philosophe Pascal Engel, qui discute non les engagements de Sartre mais sa pensée, « le philosophe du siècle, hélas ! »

**V**if, animé du souffle de la conviction, parcouru occasionnellement d'effets de manches, mais soutenu par une vraie passion philosophique, le livre de Bernard-Henri Lévy vient à son heure.

On a oublié, dit-il, l'ambition sartrienne, le raz-de-marée que fut sa pensée, l'électrification que fut son style, « la portée de ce discours qui, pour la première fois dans l'histoire de la littérature et de la pensée, se

veut, et se fait, à la fois populaire et mondial ». Qui on ? En dehors de l'intelligentsia parisienne, laquelle, en effet, l'a renié, quand elle a plus de soixante ans, et négligé quand elle en a moins de quarante, Sartre ne manque pas de lecteurs, enthousiastes, admiratifs, engagés avec lui dans un débat où Sartre se joue contre Sartre. Ce qui s'est passé depuis sa mort est un procès politique, doublé d'un procès de mœurs, qui dut inciter notre bel aventurier de l'intelligence à y aller voir de plus près.

Cinq ou six ans d'« enquête philosophique », une rédaction emballée, donnent à l'arrivée un livre foisonnant, très sartrien, en un sens,



par le fait qu'il privilégie la thèse sur la précision de l'information, qu'il prend des libertés avec la chronologie, en un mot que c'est un livre pressé, donc un peu long. Écrit pour son époque. Pour une lecture unique. Après on passera à autre chose. Un autre livre, une autre aventure dans la mêlée du siècle. On en veut pour preuve l'absence d'index — qui signifie clairement que le livre n'est pas un outil de travail, mais un produit de l'esprit à consommer sur place, comme les fameuses bananes sartriennes qui ne vivent leur vrai goût qu'en direct. Et si le livre survit à sa propre hâte, à son urgence, il sera toujours temps de corriger quelques erreurs et de lui coller un index dans une réédition en poche. Ce philosophe ne nous soumet pas une thèse de doctorat, mais un livre de combat.

La doxa intellectuelle du jour a travesti Sartre : sous-Heidegger, opportuniste sous l'Occupation allemande, laquais des Soviétiques ensuite, marionnette des maos enfin, et pour finir, poupée de ventriloque d'un rabbin fraîchement converti. Plus généralement : les erreurs de Sartre. Grâce à elles Bernard Frank a pu enfin apporter la preuve irréfutable de l'existence de Dieu : « Sartre affirme que Dieu n'existe pas. Or Sartre s'est toujours trompé. Donc... » Il s'est trompé tout le temps, partout, donc il nous a trompés, nous la gauche, et nous lui faisons payer nos erreurs : c'est lui qui nous les a inoculées. Un jour, Bernard-Henri Lévy en a eu assez de cette chasse au bouc émissaire. Sartre, pour le meilleur et pour le pire, c'est nous. *Le Siècle de Sartre*. Beau titre, à la hauteur duquel notre batailleur se tient.

Il offre un panorama intellectuel du siècle, vu à travers « la question Sartre », sur laquelle il apporte toute une série de « notes conjointes », à la Péguy : sur Nietzsche, sur Bergson, sur Gide, sur Céline, sur Heidegger, sur Foucault, sur Levinas, et bien d'autres. Sur ceux que Sartre a lus, démembrés, surpassés, sur ceux qui lui ont résisté. Sur Hegel, en particulier, à qui il

a succombé, avant de se sauver in extremis, en redevenant le Juif-de-Hegel qu'il avait commencé par être, lorsqu'il se voulait un « homme seul », kierkegaardien, contre le totalitarisme de la pensée hégélienne. Telle est la thèse de Bernard-Henri Lévy, car il en a bel et bien une, même si elle n'est pas doctorale et ne passera probablement pas à travers le crible des philosophes de profession.

Il y a deux Sartre, l'un nietzschéen, anarchiste, artiste autant que philosophe, assumant la solitude de la conscience, et fustigeant tout esprit de sérieux, se moquant de l'autodidacte humaniste — c'est le Sartre de *La Nausée*, de *L'Être et le Néant* ; l'autre, marxisant, collectiviste par humanisme, jugeant que *La Nausée* ne fait pas le poids en face d'un enfant qui meurt — c'est le Sartre des *Communistes et la Paix*, de la *Critique de la raison dialectique*, des *Mots*, ce livre cruel,

maoïste en somme, qui congédie la littérature, cette descente au tombeau. La thèse des deux Sartre, le bon littérateur et le diable militant, n'est pas neuve. Mais elle est ici plaidée avec élan. Elle s'ac-

### Michel Contat

compagne surtout d'une thèse secondaire plus subtile, selon laquelle les deux Sartre sont moins successifs qu'alternatifs, ou même simultanés, et se brouillent comme deux radios qui émettraient sur des longueurs d'ondes trop voisines. Sartre ne cesserait de se battre contre lui-même. Il l'a d'ailleurs toujours affirmé, disant qu'on ne pense pas pour les autres, avec les autres, contre les autres, mais contre soi-même.

Toute la pensée moderne est ainsi un combat sans issue entre le philosophe et son double, car il n'y a pas de pensée sans débat intérieur. Et s'il y a une grandeur dans les derniers entretiens, ceux de Sartre avec Benny Lévy, c'est que Sartre une fois de plus y met sa pensée en question, la remet en branle, se montre fidèle au beau mandat d'être infidèle à tout, à commencer par lui-même, en se désolidarisant, comme il l'a toujours fait, de son propre passé, bref qu'il annonce une renaissance, un programme. Bernard-Henri Lévy voit très bien que ces entretiens ne sont testamentaires que par contingence, que d'autres livres auraient pu voir le jour, d'autres projets naitre, et que le « moment Levinas » de la pensée de Sartre aurait pu ne pas être final. Mais que Sartre finisse ainsi l'arrange, lui, l'auteur du *Testament de Dieu*, sur lequel il voit bien son héros s'asseoir, se fonder, s'assurer à la fin des fins : la Thora, sans la foi, mais pour la loi, et donc le droit. Les droits de l'homme.

### LA CONVERSION DES ANNÉES 50

Bien évidemment, Bernard-Henri Lévy a une thèse idéologique. Les fameuses « erreurs » de Sartre, il les lui reproche autant que ses adversaires, mais il les lui reproche au nom du Sartre qu'il aime, et qui lui ressemble, l'homme seul, le Riquentien. Elles tiennent toutes à sa conversion des années 50, dans laquelle il voit une apostasie. Sartre aurait changé non seulement d'alliés politiques en devenant compagnon de route des communistes, mais de métaphysique. Le sol de cette apostasie serait celui du stalinisme, où comme son pitoyable Autodidacte dans la guerre de 1914 il fait l'expérience de la joie du collectif. Et il la fait à travers la création théâtrale, la pièce *Bariona* qu'il écrit pour ses camarades de captivité et dans laquelle il renie son propre désespoir. Lévy analyse très subtilement cette pièce presque inconnue.

Mais il ne se pose pas la question : pourquoi Sartre l'écrit-il, et lui donne-t-il ce sens d'une communion unitaire entre croyants et incroyants ? C'est pourtant simple : parce que c'est une commande sociale, qui lui est faite par les curés du camp. Au nom de la responsabilité de l'écrivain. Il sait écrire ? Il veut reconforter ses camarades et leur insuffler un esprit de résistance ? Qu'il écrive. Et Sartre écrit.

Il avait été, dans le Paris de Saint-Germain-des-Près et de Montparnasse, avant la guerre, un jeune écrivain prometteur. Au camp, ça se sait un peu, on le voit écrire. Il écrit pour le camp. Libéré, dans Paris occupé — et, sur ce sujet, la mise au

point de Bernard-Henri Lévy est impeccable —, il tente de résister intellectuellement et activement, dans un groupe ; il échoue à l'agrandir ; il écrit donc, faute de mieux, des pièces de résistance. L'une, *Les Mouches*, que ses spectateurs alors et Bernard-Henri Lévy aujourd'hui comprennent très bien : « *La vie humaine commence de l'autre côté du désespoir* » ; l'autre, *Huis clos*, sur laquelle Bernard-Henri Lévy fait le contresens habituel en croyant que « *l'enfer c'est les autres* » est le fin mot de la conception sartrienne des rapports humains, alors que la formule vaut pour les rapports gangrenés par la mauvaise foi, ce qui est le plus souvent le cas, en fait, mais ne l'est pas nécessairement en droit.

Bernard-Henri Lévy, qui a une excellente connaissance des années 30, celle de *L'Idéologie française*, son meilleur livre, ne comprend pas le climat des années 50. Il ne veut pas voir que Sartre, à partir des années 40, prend sur la réalité le point de vue des plus démunis, parce que ce sont eux qui vivent la condition humaine nue, donc dans sa vérité. De

1945 à 1949, il a cru pouvoir faire pièce aux communistes par son seul pouvoir intellectuel. Quand la guerre de Corée éclate, quand les Russes s'équipent de l'arme atomique, l'alternative devient : la paix ou la disparition de l'espèce. Il choisit la paix, comme écrivain, parce qu'il a beau dire qu'il écrit pour son époque, il souhaite quand même que les livres soient lus, et peut-être les siens, sinon l'aventure humaine perd son sens. Or, en 1952, quel est des deux camps opposés le plus faible ? C'est l'URSS. Il choisit son camp, celui de l'Est, sachant plus ou moins, mais sachant, que ce camp est un camp de travail.

Mais, quoi ! l'Ouest a ses colonies, et c'est ici que Sartre mène son combat, pas là-bas. Il luttera pour la décolonisation, il ne peut le faire sans tenter de trouver des alliés, ce seront les communistes, même après l'écrasement de l'insurrection hongroise qu'il a vivement condamné. Il répondra à la demande des communistes italiens, quand même un peu moins bêtes que leurs camarades français, comme il a répondu à la demande des curés du camp, dans le même esprit unitaire. C'est pour eux qu'il se rend souvent en URSS, parce qu'il croit à la démilitarisation de la culture et à la coexistence pacifique. Sans abandonner ses propres positions philosophiques, mais en les repensant à la lumière d'une problématique nouvelle pour lui, celle de l'action du groupe dans l'histoire. Pour cela il écrit la *Critique de la raison dialectique*, se rend compte que c'est trop difficile pour un seul homme, se rabat sur le *Flaubert* pour savoir ce qu'il peut comprendre d'un écrivain en combinant les méthodes de la psychanalyse existentielle, de la sociologie marxiste et de l'analyse littéraire. L'ambition est belle, le résultat époustouflant. Lévy le dit, que c'est son grand livre, mais ne le montre pas assez.

Sartre s'est trompé sur la possibilité qu'aurait l'URSS de rattraper et de dépasser le niveau de vie des Américains. Depuis quand le savons-nous ? Et qui juge des « erreurs », au nom de quoi, et avec quelles connaissances de l'avenir ? Qui nous assure que la victoire américaine dans la guerre froide, que Sartre n'a pas connue, est une victoire pour le genre humain ? Voilà ce que je regrette, personnellement : que le livre si stimulant de Bernard-Henri Lévy ne prenne pas en compte cette logique de Sartre, fût-ce pour la contester. Il faudrait prendre une à une ses positions politiques et se demander : qu'aurait-il gagné, littérairement, philosophiquement, en prenant la position inverse ? Qui seraient devenus ses alliés ? En 1952, par exemple, Aron, les gens de *Preuves*, derrière eux les Américains ? Et qu'aurait-il écrit alors ? Du Aron, mieux écrit ? Ou, résolument minoritaire, rejoignant les gens de *Socialisme ou barbarie*, du Castoriadis avec style ? Ou fallait-il qu'il restât seul, à jamais Roquentin ? Pourtant, Bernard-Henri Lévy le voit bien, c'est la trajectoire de Sartre qui passionne, son mouvement et aussi ses fameux « tourniquets », cette spirale ascendante qui fait de lui « ce grand vivant ».

**D**irecteur des Temps modernes, Claude Lanzmann, sartrien « historique », qui n'a rien de la raideur du « gardien du temple », estime qu'il faut avant toute chose « féliciter Bernard-Henri Lévy d'avoir eu le courage d'entreprendre ce travail. Cela fait vraiment revenir Sartre dans l'actualité. Et qui l'aurait fait ? Ce n'est pas nous, ceux qu'on désigne comme les sartriens, qui pouvions le faire, nous étions trop proches. Et puis, Lévy, c'est un écrivain et c'est en tant

## entretien

« C'est en tant qu'écrivain que Bernard-Henri Lévy s'est saisi de Sartre. »

qu'écrivain qu'il s'est saisi de Sartre. Enfin, la vraie posture de témoin, c'est d'être à la fois dedans et dehors. Ce qu'il est. Et même quand il se trompe, même quand il ne comprend pas ou ne comprend pas tout, il n'est jamais un faux témoin. Et, en un sens, il revient de loin. Je n'avais pas mesuré à quel point Sartre avait été complètement annulé par les hommes de la génération de Bernard-Henri Lévy. Il y a eu là un vrai maléfice, que j'appelle le maléfice Althusser, qui a fait un mal énorme à Sartre. Foucault, ensuite, n'a rien arrangé. Et pour vraiment mesurer l'effort du retour à Sartre fait par Bernard-Henri Lévy, il faut comprendre à quel point il l'avait ignoré ».

Bien sûr, Claude Lanzmann, qui a partagé, au moment même où ils se menaient, bien des combats de Sartre, voit, comme peu de lecteurs peuvent le voir, certaines imprécisions « dont quelques erreurs de chronologie. Mais ce n'est pas à mes yeux l'essentiel. Ce qui m'étonne parfois, dans ce livre passionnant, c'est l'alternance d'une compréhension aiguë de Sartre et d'une incapacité à saisir ce que Sartre appelait « le goût de l'époque » – ce qui a été très subtilement relevé par Jacques Derrida dans sa contribution au numéro des Temps modernes « Témoins de Sartre » où il cite des propos de Sartre dans *Qu'est-ce que la littérature*, notamment : "L'époque a toujours tort quand elle est morte, toujours raison quand elle vit (...) elle a eu son goût qu'elle a goûté seule." Quand on revient sur le parcours de quelqu'un, il faut essayer de restituer l'époque. Prenons un exemple précis. A propos de l'exécution d'Ethel et Julius Rosenberg, Bernard-Henri Lévy écrit que Sartre, apprenant leur mort, à Venise, s'est "précipité sur

un téléphone" et a dicté un article très violent pour *Libération*, le journal d'Emmanuel d'Astier de la Vigerie, article marqué à ses yeux par le radical anti-américanisme de Sartre. Mais non, les choses alors ne se passaient pas du tout ainsi, elles étaient beaucoup plus incarnées, profondes, ce n'était pas seulement de l'idéologie. Et Sartre ne se "précipitait" pas sur le téléphone. Il se trouve que j'étais moi aussi à Venise, en vacances avec lui. Nous avions rendez-vous, lui, Simone de Beauvoir et moi, à 14 h 30, pour aller visiter le petit théâtre de Vicenze. J'ai lu dans *L'Unita*, sur le vaporetto, en grande manchette noire, l'annonce de l'exécution des Rosenberg : "*I Rosenberg sono stati assassinati*". Quand nous sommes arrivés au lieu du rendez-vous, j'ai découvert un Sartre inconnu de moi, avec un visage fermé de douleur et de colère. Il a dit simplement : "On n'a pas très envie d'aller au théâtre." Il décide d'écrire un article. C'était un devoir, une sorte de mandat intérieur ; il se foutait de la médiatisation. Il est rentré à l'hôtel. là seulement, il a appelé le journal. Nous nous sommes retrouvés vers dix heures du soir au Café Florian, pour lire son texte. Nous avons eu, Beauvoir et moi, la même réaction. Article très mauvais, non publiable. Il polémiquait avec Aron, comme si c'était le moment ! Il a retravaillé toute la nuit et il a dû dicter vers 5 heures du matin cet article qui commençait par "*Les Rosenberg sont morts et la vie continue*". »

## PARFOIS TRÈS FOUGUEUX

Bernard-Henri Lévy aurait-il une vision parfois a-historique ? « A certains moments, en effet, il manque du sens de la temporalité. Pas toujours. Il comprend très bien les années 30. Ce qu'il dit sur la période de Vichy est exemplaire. Je crois qu'il a nettement plus de difficulté avec les années 50. Peut-être parce que c'est une période où il ne parvient pas à être en empathie avec Sartre, à comprendre "de l'intérieur". D'une manière générale, quand il est empathique, il est aigu, très pertinent, d'une intelligence quelquefois visionnaire. Mais quand il est emphatique, alors on dirait un cheval fou, il va à toute allure. Il a une pensée binaire, il est la pythie trépignant sur son trépied de fer. Finalement, il est trop subtil pour ne pas s'en rendre compte, alors il revient en arrière et dit le contraire de ce qu'il vient d'écrire. Quand il oppose par exemple un Sartre libéral et un Sartre totalitaire et écrit : "viendra le moment où il endossera à son tour l'habit du philosophe guérisseur c'est-à-dire

*exterminateur.* "Je lui dis, en toute amitié, "c'est inacceptable!". Il n'a jamais connu Sartre. De même, quand, poussant à la caricature sa démonstration sur anti-humanisme et humanisme, il en vient à écrire que tous les totalitarismes, dont l'hitlérisme, sont des humanismes, je refuse de le suivre sur ce terrain. Bien sûr, vous allez me dire que c'est mon amitié pour Sartre, mon admiration, qui me font m'indigner devant des phrases comme "Sartre, avant sa plongée dans l'imbécillité et le déshonneur". Certes. Mais j'ai quand même envie de demander à Bernard-Henri Lévy à qui s'adressent de telles phrases. Non pas pourquoi, mais pour qui écrit-il cela ? De quoi, et auprès de qui, s'excuse-t-il ? De même quand il insiste lourdement sur la laideur de Sartre. Moi je le trouvais beau, et je n'étais pas le seul. Et cette manie de dire "le vieux Sartre" quand il a tout juste cinquante ans ! Bernard-Henri Lévy a-t-il la jeunesse éternelle »

*En dehors de ces remarques,* « c'est sur la théorie des deux Sartre que la démonstration de Bernard-Henri Lévy est, à mes yeux, la plus fragile, insiste Claude Lanzmann. Il écrit pourtant de très belles choses pour la justifier. Mais je suis sûr qu'il n'y a pas chez Sartre, une fracture

aussi nette que celle décrite par Lévy. Et puis il ne faut pas mettre sur le même plan les livres de Sartre et des interviews dans lesquelles, sollicité de toutes parts comme il l'était, il a parfois tenu des propos qui ne sont pas impérissables, pour lesquels il a été éreinté. Qu'on ait envie de discuter le point de vue de Bernard-Henri Lévy est aussi le signe de l'intérêt de son travail. En fin de compte, on est emporté par ce livre. Il y souffle un vent de jeunesse. C'est peut-être cette juvénilité qui empêche Lévy de comprendre les rapports de Sartre avec les femmes. Il simplifie outrageusement. Quant à la comparaison entre Beauvoir et Sartre d'un côté, Valmont et Merteuil de l'autre, elle est proprement à se tordre de rire. En revanche, tous ses propos sur Sartre et l'argent, l'argent liquide "pour liquider le réel" sont excellents. Comme est excellente toute la réflexion sur la littérature en général, sur Céline, sur Gide et sur la littérature de Sartre en particulier, sur la manière dont la philosophie a travaillé son art de romancier. Lévy montre superbement comment il était romancier non pas en dépit de la philosophie, mais à cause de la philosophie. De même ses propos sur la philosophie sont

très intéressants, sur Heidegger, sur Bergson, et sur Sartre lui-même bien sûr. »

*Et le dernier Sartre, le Sartre de la fin, celui de l'entretien avec Benny Lévy, qui paraît peu avant sa mort dans Le Nouvel Observateur et où Bernard-Henri Lévy voit un Sartre « mettant le feu à la plaine » de tous le savoir sartrien accumulé depuis des décennies ?* « Là, il faut garder la mesure. Je dois préciser que c'est une époque dont je n'ai pas été le témoin, je travaillais à mon film Shoah. Que Benny Lévy ait réussi à intéresser Sartre à la mystique juive, c'est certain. Toutefois, que Sartre soit une sorte de victime d'un athéisme radical qu'il ne pouvait assumer jusqu'au bout et que Dieu arrive au dernier moment sous le masque de Benny Lévy... Sartre n'est pas devenu rabbin que je sache ! Mais l'envie qu'on a de discuter ce point-là aussi est à porter au crédit du livre de Bernard-Henri Lévy. A mes yeux, et pour conclure, ce qui emporte l'adhésion dans ce *Siècle de Sartre*, c'est sa générosité, qui fait écho à la générosité sublime – et dans tous les domaines – qui était celle de Sartre et dont personne, aujourd'hui, n'a l'idée. »

**Propos recueillis par  
Josyane Savigneau**